

## Sommaire

G. SAINT-SAËNS..... « *La Foi* »  
Prélude du 4<sup>e</sup> acte

## PRÉFACE INÉDITE

généraliste, évoque Mgr de Cabrières, curé, QEUV immense dont le simple catalogue n'occupe pas moins de vingt-trois pages de ce volume, mais œuvre d'action apostolique et si l'on peut dire professionnelle, œuvre d'un prêtre, qui a su, comme on sait fortement La Bruyère, « s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte ». Elle consistait toute en lettres pastorales, en sermons, en allocutions, en éloges funèbres, en panégyriques. Depuis l'année 1876, que Mgr de Cabrières occupa le siège épiscopal de Montpellier, aucun événement de quelque importance ne s'est accompli sans qu'il n'ait fait entendre à son clergé et à ses ouailles une parole destinée à en dégager la haute signification. Tout lui a servi de prétexte à interroger en lui-même et à susciter autour de lui la conscience religieuse. Tantôt c'était l'ouverture de graves débats parlementaires, tantôt quelque remarquable anniversaire, celui du sixième centenaire de l'Université de Montpellier, la commémoration des Etats généraux du Languedoc, celle des Etats du Dauphiné. D'autres fois c'était un douloureux désastre public : une inondation, une grève, l'assassinat du président Carnot, la mort du président Faure ou bien un deuil local : la disparition par exemple de ce savant et de ce juste, regretté, même aujourd'hui, dans tout le Midi, M. le docteur Combal. D'autres fois l'inauguration d'une statue, une cérémonie comme celle qui eut lieu dans l'église des Carmes, en expiation du massacre de 1792. Ces circonstances si diverses ont toujours trouvé l'évêque de Montpellier prêt à prononcer les mots nécessaires. Ecrivain autant qu'orateur, il a rédigé tous ces discours. Mais on dirait qu'appelé sans cesse d'un travail à un autre, il n'a jamais eu le loisir de coordonner en les unissant les chapitres épars du vaste traité d'apologétique, et d'édification, qu'il composait

Ce qui m'inspire dans ce recueil le sentiment qui circule à travers toutes les phrases, pour leur donner comme un coloris général, c'est d'abord cette Vénération que le positiviste Auguste Comte, très lucide observateur sur ce point de psychologie, plaçait à la racine même de toute culture religieuse. Mgr de Cabrières est un *traditionniste*, s'il est permis de créer un mot qui manque à la langue. Celui de *traditionnaliste* existe bien. Il risquerait de prêter ici à une équivoque, l'Eglise ayant condamné sous ce nom l'hérésie qui fait dépendre uniquement la pensée de l'enseignement par la parole. Les raisons profondes de ce traditionnisme de l'évêque de Montpellier doivent être cherchées dans une sûre et forte doctrine. Mais les impressions de son enfance et de sa jeunesse l'y avaient préparé. Les *Notes personnelles* réunies ici sont peu nombreuses. Elles suffisent à nous révéler dans quelle atmosphère familiale il a grandi. Sorti d'une lignée dans laquelle le culte de l'honneur était héréditaire, élevé noblement et pieusement, il n'a eu qu'à se conformer aux exemples des siens pour être ce qu'il est. La force du passé lui est apparue, et autour de lui, et en lui, dès le premier regard qu'il a jeté sur le monde. Son traditionnisme a pris là sa source sacrée. Il l'a reconnu et proclamé quand, sur le cerceuil du général O'Neil, il a réfuté, en des termes si justes et si vrais, le plus dangereux des sophismes contemporains : celui qui consiste à investir chaque génération d'un droit absolu sur le legs d'idées et de coutumes transmis par les aïeux : « La conscience proteste. Elle affirme que la tradition repose sur cette pensée qu'une chaîne, invisible, impalpable, mais réelle, subsiste entre les membres d'une même famille, et que c'est là un des plus fermes appuis de la morale et de la grandeur des nations.

ment et méthodiquement rassemblées » ; avec quelle simplicité couraieuse il accepte, il éprouve lui-même cet appétit des certitudes démontrées : « Les chrétiens liés au service de la vérité par la recommandation expresse de leur divin Maître, doivent être les premiers à vouloir parler faire la lumière... » ; de quel accent il salue ces âmes « loyales et carides », et dont l'impulsion intime ne va qu'à la Science elle-même, sans prétendre d'avance se garantir contre la conclusion que la Science dictera. » Dou lui vient cette tranquillité à l'égard du libre esprit de recherche et d'examen, sinon de la tradition, même ? « Nous allons librement », s'écrie-t-il, « dans le champ de l'histoire, avec la conviction que nul document, inédit ou inconnu, s'il est réellement authentique, ne nous obligera à chercher des excuses ou des palliatifs, pour la conduite de l'Eglise en tant que société religieuse gouvernée par une hiérarchie légitime. Et ailleurs : « Ce serait une étrange folie que de voir une conquête dans la déclaration d'un divorce absolu entre le dogme révélé et l'intelligence de l'homme. *Le suicide est pas un progrès, pas plus que la mort n'est un privilège.* » S'il n'a pas peur de la science il n'a pas peur davantage des problèmes soulevés par l'accès des masses à la vie publique. De cette même main qui a écrit de si belles pages sur les familles qui ont su durer et leur héritage d'honneur, il en a écrit de non moins belles sur « la noblesse et la condition de l'ouvrier ». Comme il se réjouit que « ce nom d'ouvrier soit devenu populaire et respecté ! » Avec quelle énergie il proclame qu'« être chrétien c'est estimer les humbles et les pauvres. C'est concevoir que tout homme a le droit d'être appelé à jouir des moyens les plus favorables de développer ses facultés. C'est travailler à garantir

pandre é-cit-il donc si pur ? Répétez-vous ces mots affreux, pensez à la destinée de celui qui les avait laissés échapper et écoutez l'évêque absurde cet égaré ment d'une minute racheté depuis par tant de courage : « Et vous enfin, Barnave, plus ardent, plus violent, vous qui aviez un jour osé regarder le sang innocent couler sans en frémir, malgré cette faute, je vous salue. Vous étiez mobile, comme cette nation française à laquelle vous rendiez cet hommage qu'elle sait mieux aimer que haïr. Vous avez regretté la paix de vos foyers, la tranquillité de votre existence de province; vous avez courageusement exposé votre vie pour tourner les dangers que vous voyiez imposer à une femme ailée sur des têtes royales, devant la perspective de la mort, vous n'avez demandé d'autre récompense que de baisier la main d'une femme dont vous avez peut-être soupçonné la vertu et méconnu le caractère ! Vous étiez capable de monter plus haut que vos talents. Comme Mme Rol-

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie, pourrait dire, lui aussi comme ce Lacordaire qu'il a si merveilleusement pénétré : « Ce siècle dont j'ai tout aimé ! Mais comme Lacordaire ; il a su résister à la tentation, à ce goût passionné de sentir, *libido sentiendi* dont parlait déjà l'apôtre. La sérénité d'une âme qui se sent en main, comme un cheval de race ardent et dompté, achève de donner à la figure morale de Mgr de Cabrières, telle qu'elle se révèle dans ses pages choies, une noblesse d'ordre digne, il s'est peint lui-même sans le savoir, dans la pureté le laissant qu'il a institué en son cœur pur et transparent Lacordaire persévérant et les toujours admirable et toujours énigmatique Chateaubriand. « Personnalité hautaine et dédaigneuse, » dit-il de celui-ci « tourmenté par le besoin de dilater son âme dans l'infini, mélancolique et désenchanté, portant en lui-même une flamme qui consumait les autres souvent sans le brûler lui-même.

Là-bas, la bonne a disparu dans une porte !  
Et de nouveau, c'est le désert ! Celui qui porte  
Sur les cartes, le nom vague de Molitor.

Louis Marsolleau.

MÉMOIRES DU CURÉ HARING

» Le midi vint et on sonna pour l'Angelus, et, à mon exemple, le maréchal s'agenouilla sur le pavé pour dire à haute voix les prières d'usage ; il sortit ensuite et ne rentra que le soir en compagnie de trois officiers à tuniques blanches qui paraissaient fort contents. M. le prince de Rosenberg accepta mon dîner et me dit : « que Napoléon serait pris le lendemain » dans Landshut, parce que Son Altesse



» Impériale l'archiduc Charles avait tout disposé pour l'y prendre comme dans un lit. Cela doit vous plaire, ajouta-t-il, car ce Napoléon n'a ni religion ni sentiment humanitaire. Maintenant, il tient votre cher roi de Bavière dans les fers et il veut tuer la moitié des Allemands pour être mieux en mesure de dominer les autres.

» Son Altesse voulait dormir sur un matelas tiré de sa voiture et Elle partit dès le petit jour du 22<sup>e</sup> avec un régiment d'habitants bleus qui se mit en marche vers le château d'Eckmühl.

» Samedi 22<sup>e</sup> jour. — Je fus me poster à la haute fenêtre du clocher pour les voir défilier et je connus tout de suite les motifs de la retraite en voyant arriver des cavaliers français qui portaient l'habit vert et le casque doré. Ce régiment s'arrêta à trois cents toises de Schierling dans le temps où mon assistant sonnait pour la messe que je voulais dire en l'honneur de la bienheureuse Sainte-Opportune, malgré la fusillade qui commençait à donner assez près de nous. J'avais à m'entendre une certaine d'habitants qui croyaient leur mort prochaine si le canon tonnait sur nous. A onze heures j'eus terminé mon office, quand des soldats de la cavalerie bavaroise vinrent demander des vivres, qu'on leur fournit dans la mesure de ce qu'il restait dans nos bahuts; et un M. de Seckingen m'annonça que l'affaire des Autrichiens serait réglée dans l'après-midi, parce que Napoléon approchait avec toutes ses forces, qui se montaient à cent mille hommes et deux cents gros canons.

» A partir de midi, toute la vallée et les collines se couvrirent de soldats et il en vint quatre cents dans le village, qui se rangèrent de chaque côté de la rue. Un groupe de cavaliers entourait un chef assez jeune qui portait l'écharpe rouge et le chapeau long tout garni de plumes. Je crus d'abord que c'était l'empereur Napoléon et je crus m'approcher pour l'embrasser. Le maréchal fit avancer son canon et quelques coups tirés au bord de la Labeur vinrent m'assourdir jusqu'à dans le presbytère.

» Peu de temps après, les soldats rangés dans le village poussèrent des cris. J'eus de la frayeur pour le danger que pouvaient courir mes chers paroissiens. J'allais dehors au plus vite afin d'aider, si c'était encore en mon pouvoir, des gens affligés et je me heurtai, dans la rue, à des cavaliers coiffés d'un bonnet en peau d'ours et portant le fusil au poing. Un jeune officier, habillé de bleu, me pria en bonne langue allemande de rentrer aussitôt dans ma maison parce que Sa Majesté arrivait.

» L'empereur Napoléon descendit d'un cheval blanc moucheté de gris et garni d'une selle noire devant ma porte et s'y tint un moment entre des officiers portant de très grosses épaulettes en or. Deux de ses cavaliers vinrent fouiller le presbytère, je crois que c'était pour s'assurer qu'il n'y avait dedans aucun Autrichien caché; et Sa Majesté entra dans ma salle à manger après avoir exigé que je fusse présent.

» J'examinai l'empereur pendant qu'il portait ses regards sur une gravure et je ne le trouvai pas du tout ressemblant au portrait qui circulait de lui en Bavière. Il est d'assez forte corpulence sans être grand de taille. Le cou est court et tout gonflé de veines. Le visage est rasé; il ressemble à un masque rose éclairci par deux gros yeux bleus. Son habit est bleu; le gilet blanc et la culotte idem; les bottes noires, montant à mi-jambes, sont servies par des lanières à la partie supérieure. Le chapeau est grand, noir, très avancé sur le front et porte en haut une cocarde aux couleurs de France. Il n'a pas d'épée, étant à pied.

» L'empereur savait que j'avais appris la langue française d'un émigré. Ses premières paroles étaient dites pour me rassurer et il parlait très lentement.

» Monsieur le curé, ne craignez rien des Français, ni pour vous ni pour vos ouailles...

» Ce dernier mot, dont je ne compris pas d'abord le sens, me fut expliqué par un officier bavarois : *schaf*.

» L'empereur reprit, en me plaçant cette fois une main sur l'épaule :

— Je veux protéger l'homme qui a pour mission d'enseigner au peuple ses devoirs religieux. N'avez-vous pas souffert des réquisitions de mes soldats ?

— Nullement, Majesté.

— Et des Autrichiens qui se tenaient hier chez vous ?

— Tout ce qu'ils ont exigé a été payé aussitôt.

— Ils faisaient, n'est-ce pas, de beaux projets contre moi ?

» J'hésitais à répondre. L'empereur me tira par le bras.

— Ne craignez pas de me dire toute la vérité. Ainsi, vous servirez votre roi qui aurait déjà perdu ses États sans mon secours. Vous devez avoir vu le corps de Rosenberg, 15 ou 20.000 hommes campés sur le plateau...

En effet, Majesté, il y avait beaucoup d'hommes de l'Autriche.

— De l'infanterie ?

— Oui, surtout de l'infanterie.

— Avec des canons... Combien de canons ?

— Je n'ai vu que quelques pièces traînées sur le chemin d'Abensberg.

— Bien. Vous est-il venu des nouvelles d'Eckmühl ou de Ratisbonne ? Répondez vite.

» L'empereur semblait à ce moment s'impaciter et la canonnade reprenait dans la direction de l'Ouest, vers Mollersdorf.

— Majesté, un colporteur nous a annoncé que le premier lieu était rempli d'Autrichiens qui creusaient des fossés. Rien n'est arrivé de Ratisbonne; mais on croit que dans la place se trouve l'archiduc Charles avec une nouvelle armée venue de Bohême depuis deux jours.

» Monsieur le curé, je vous remercie. Qu'allez-vous faire pendant la bataille ? Le prêtre doit se montrer très humanitaire. Apportez les secours de la religion aux hommes qui tomberont, surtout...

» L'empereur me frappait plus fort sur l'épaule.

— ... Surtout, rendez aux Autrichiens, à mes ennemis, les mêmes devoirs que vous rendez aux Français. Je déplore d'avoir à soutenir une guerre qu'on fait à la Bavière quand la paix était mon vœu le plus cher... Laissez-nous un moment, monsieur le curé.

» Un officier venait d'étaler des cartes sur la table. Napoléon appelait deux messieurs restés dans la cour du presbytère : *Muséna* et *Bertrand*. Tous s'enfermaient pendant que je causais avec

le capitaine bavarois qui me conseillait : — Avez-vous du bon vin ? Il faut en offrir à Sa Majesté.

» Je ne souhaitais que de faire plaisir à l'empereur et j'ordonnais à ma servante qui se tenait, toute peureuse et cachée, dans un fournil de mettre dans une nappe du pain blanc et les deux pigeons rôtis le matin et cela fait je gardai le tout sous mon bras pour rentrer un moment après dans la salle, y étant appelé pour fournir d'autres renseignements.

» Sa Majesté n'avait mangé que le matin vers sept heures, peu avant son départ de la ville de Landshut, et il paraît que son cocher rempli de provisions était resté sur la grande route allant à Ratisbonne. Je fournisais de plus aux cinq personnes qui me faisaient l'honneur de dîner chez moi des charcuteries conservées, du fromage et du vin rouge de Wobburg. Je servais moi-même ces messieurs, car ma domestique était trop gauche et peureuse devant les militaires. L'empereur parlait d'une telle abondance de mots que je n'en pouvais pas toujours comprendre le sens et il finissait par marquer à la pointe du couteau dans une assiette d'étain des chiffres que je lus ensuite : 23.000; 11.500; 19.000; 26.000. C'était à mon avis le nombre des soldats qu'il allait opposer dans la journée aux Autrichiens.

» Tout à coup, la canonnade parut se rapprocher et elle s'étendit rapidement vers le Danube. Sa Majesté fit signe à ses adjutants d'écouter et, après deux minutes de silence, l'empereur repoussa jusqu'au milieu de la table le gobelet en corne dans lequel il avait bu, puis levé, il allait ouvrir une fenêtre quand un cavalier hussard entra et cria :

— Sire, je suis chargé d'informer Votre Majesté que M. le duc de (je ne compris pas le nom) vient de s'engager fortement.

» L'empereur donna un ordre en deux mots :

— A cheval.

» Et il marcha vers la porte; mais avant de la passer, il tira quelque chose de la poche intérieure de son habit, me saisit la main gauche pour la serrer avec amitié et me mit dans la droite une poignée de pièces d'or.

» Monsieur le curé, cette somme est pour vos pauvres. Servez bien le roi de Bavière, votre maître, en soignant les blessés qui vous viendront ici. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Un écuyer tenait la bride du cheval sur lequel l'empereur Napoléon monta avant d'indiquer le chemin à suivre entre deux coteaux et j'eus bientôt perdu de vue l'escadron doré et l'infanterie si longtemps stationnée sortit du village en chantant un couplet qui commençait par ces mots : *Grenadiers, quand le drapeau flotte au vent...* J'étais bien pressé de suivre ce régiment, ce que je fis avec dix de mes paroissiens qui portaient des échelles courtes pour servir de brandards. J'avais passé sur ma robe noire un surplis et je portais l'étoile pour administrer les agonisants.

» Après quatre heures du soir, je parvins à une petite distance de l'empereur et tout à fait sous le canon des Autrichiens quand les boulets tombaient à cinquante pas minute sur le plateau d'Eckmühl. Sa Majesté examinait une carte qu'un officier tenait, lorsqu'un obus frappa ce guerrier à la hauteur des côtes. Il tomba roide et l'empereur le releva et le maréchal qui était à la gauche de l'empereur fit signe d'accourir. Je plaçai mon crucifix jusque sur les yeux du blessé qui se nommait Corvoni et des grenadiers le portèrent vers un médecin. L'empereur Napoléon me remercia et s'avança à pied entre des soldats qui étaient coiffés de grands bonnets noirs.

Au travers de cette relation, quelques particularités révélèrent l'imagination d'un romancier, à l'historien averti. Nous ne devons donner, d'ailleurs, cette page, qu'en récit de mémorialiste qui, bon pasteur, s'engouffrait toutefois d'avoir vécu, durant une heure au moins, dans la société des hommes qui entouraient Napoléon, le 22 avril 1809.

O. Montluc.

## Notes sur l'amour

Le désir de l'amour n'est pas encore de l'amour. Mais la peur en est déjà.

Aimer une femme c'est pouvoir fermer les yeux sur la médiocrité des autres.

La sensibilité moderne est tout entière dans une opposition perpétuelle et douloureuse entre des désirs intenses et un sentiment obscur de l'inutilité de tout. Il y a là une lutte tragique entre les besoins du cœur et son impuissance, dont l'amour porte la marque : d'un côté, la passion s'irrite, s'émoussie, se déchaine; de l'autre, l'indifférence, la fatigue, le dégoût ne tardent pas à surgir. Souvent même, on se sent à la fois détaché et passionné, sans force contre le désir et sans force contre la lassitude.

L'amour naît et meurt de l'oisiveté.

Il y a des affections que l'on appelle amour, comme il y a des tisanes que l'on baptise champagne.

Les femmes se croient jolies et ne se savent pas belles.

L'homme et la femme peuvent également aimer à plusieurs reprises. Mais la femme coule toujours ses amours dans le moule du premier, tandis que l'homme brise le moule chaque fois.

L'amour inspire de grandes ambitions et ôte les moyens de les réaliser.

Dans le cœur, le calme n'arrive qu'après l'amour, comme l'arc-en-ciel après l'orage.

L'amour est au-dessus des autres sentiments, comme un dixième étage est au-dessus des cinq autres : on y a une plus belle vue, mais on est plus mal logé.

Quand une femme se croit nécessaire au bonheur d'un homme, elle est bien près de le rendre malheureux.

En amour, la bonté est comme le soleil d'hiver qui éclaire sans réchauffer.

En amour, les hommes mentent en gros, et les femmes en détail.

Il y a des êtres qui s'agitent toute leur vie entre le besoin et l'impossibilité d'aimer; plus ils invoquent l'amour et plus l'amour les fuit. Leur âme est à la fois tendue et sèche, avide d'émotions et incapable de les

éprouver. Ils étaient nés pour la passion et ils étaient riches de rêves et de désirs. Mais leur jeunesse s'est consumée dans le vide et ses appels n'ont point trouvé d'écho; leur attente est restée vaine et leur cœur s'est desséché lentement, comme ces fruits magnifiques trop haut suspendus et que personne ne songe à cueillir.

La femme pardonne le mépris, la brutalité, la haine. Elle ne pardonne pas l'ironie.

Les femmes aiment comme les chiens se jettent à l'eau; elles élaboussent tout autour d'elles.

L'amour est comme les vaudevilles, dont le dernier acte est presque toujours raté.

Etienne Rey.

## LA FIANCÉE

NOUVELLE INÉDITE

Après quelques jours de vacances, il me fallait rentrer à Paris.

Quand j'arrivai à la gare, le train était bondé de voyageurs; je me penchai vers chaque compartiment dans l'espoir de trouver une place. Il y en avait bien une là, à côté, mais elle était encombrée par deux grands paniers d'où sortaient des têtes de poules et de canards.

Après avoir hésité un bon moment, je me décidai à monter. Je m'exousai de faire dérangier les paniers, mais un homme en blouse me dit : Attendez donc, mademoiselle, je vais les ôter de là, et, pendant que je tenais le panier de fruits qu'il avait sur les genoux, il glissa ses valloilles sous la banquette.

Les canards n'étaient pas contents et cela s'entendait bien; les poules baissaient la tête d'un air humilié et la femme du paysan leur parlait en les appelant par leur nom.

Quand je fus assise et quand les canards se furent calmés, le voyageur qui était en face de moi, demanda au paysan s'il portait ses valloilles au marché.

— Non, monsieur, répondit l'homme, je les porte à mon garçon qui va se marier après-demain.

Sa figure rayonnait; il regardait autour de lui comme s'il eut voulu montrer sa joie à tout le monde.

Une vieille femme qui était enfoncée dans trois oreillers et qui tenait deux fois sa place, se mit à maugreir contre les paysans qui encombraient toujours les wagons; le jeune homme qui était à côté d'elle, ne savait où mettre ses coudes.

Le train commença à rouler et le voyageur qui avait parlé allait se mettre à lire son journal lorsque le paysan lui dit :

— Mon garçon est à Paris, il est employé dans un magasin et il va se marier avec une demoiselle qui est aussi dans un magasin.

Le voyageur posa son journal ouvert sur ses genoux, il le maintint d'une main en se rapprochant au bord de la banquette, et il demanda :

— Est-ce que la fiancée est jolie ?

— On ne sait pas, dit l'homme, on ne l'a pas encore vue.

— Vraiment, dit le voyageur, si elle était laide et qu'elle ne vous convienne pas ?

— Ça, c'est des choses qui peuvent arriver, répondit le paysan, mais je crois qu'elle nous plaira parce que notre garçon nous aime trop pour prendre une femme laide.

— Et puis, ajouta la femme, du moment qu'elle plaît à notre Philippe, elle nous plaira aussi.

Elle se tourna vers moi et ses deux yeux étaient pleins de sourires. Elle avait un tout petit visage frais et je ne pouvais croire qu'elle fût la mère d'un garçon qui avait l'âge de se marier.

Elle voulut savoir si j'allais aussi à Paris, et quand j'eus répondu oui, le voyageur se mit à plaisanter.

— Je parie, dit-il, que Mademoiselle est la fiancée; elle est venue au devant de ses beaux-parents sans se faire connaître !

Tous les yeux se portèrent sur moi et je rougis beaucoup, pendant que l'homme et la femme disaient ensemble :

— Ah ! ben, si c'était vrai, on serait bien contents !

Je les détrompai, mais le voyageur leur rappela que j'étais passée deux fois le long du train comme si je cherchais à reconnaître quelqu'un et combien j'avais hésité avant de monter dans le compartiment.

Tous les voyageurs riaient et j'étais très gênée en expliquant que cette place était la seule que j'avais trouvée.

— Ça ne fait rien, disait la femme, vous me plaisez bien et je serais bien aise que notre bru soit comme vous.

— Oui, reprenait l'homme, il faudrait qu'elle vous « ressemble ».

Le voyageur, poursuivant sa plaisanterie, leur disait en me regardant d'un air malicieux :

— Vous verrez que je ne me trompe pas. Quand vous arriverez à Paris, votre fils vous dira : « Voici ma fiancée ! »

Peu après, la femme se tourna tout à fait vers moi, elle fouilla au fond de son panier et elle en tira une galette qu'elle me présenta en disant qu'elle l'avait faite elle-même le matin.

Je ne savais pas refuser; j'exagérai un rhume en affirmant que j'avais la fièvre et la galette retourna au fond du panier.

Elle m'offrit ensuite une grappe de raisin, que je fis forcée d'accepter.

J'eus beaucoup de peine à empêcher l'homme d'aller me chercher une boisson chaude pendant un arrêt du train.

A voix braves gens qui ne demandaient qu'à aimer la femme choisie par leur fils, il me venait un regret de ne pas être leur bru; je sentais combien leur affection m'eût été douce. Je n'avais pas connu mes parents et j'avais toujours vécu parmi des étrangers.

Chaque instant je surprenais leurs regards fixés sur moi.

En arrivant à Paris, je les aidai à descendre leurs paniers et je les guidai vers la sortie. Je m'éloignai un peu en voyant accourir un grand garçon qui se jeta sur eux en les entourant de ses bras. Il les embrassait l'un après l'autre sans se lasser; eux, recevaient ses caresses en souriant; ils n'entendaient pas les avertissements des employés qui les heurtaient avec leurs wagonnets.

Je les suivis quand ils s'éloignèrent. Le fils avait passé son bras dans l'anse du panier aux canards et de son autre bras il entourait la taille de sa mère. Il

se penchait sur elle et il riait très fort de ce qu'elle disait.

Il avait, comme son père, des yeux gaîs et un sourire large.

Dehors, il faisait presque nuit. Je relevai le col de mon manteau et je restai en arrière à quelques pas d'eux, pendant que leur fils allait chercher une voiture.

L'homme se mit à caresser la tête d'une belle poule lachetée de toutes couleurs et il dit à sa femme :

— Si on avait su que c'était pas notre bru, on lui aurait bien donné la bigarrée.

La femme caressa aussi la bigarrée, en répondant : Qu'il si on avait su...

Elle fit un geste vers la longue file de gens qui sortaient de la gare et elle dit, en regardant au loin : « Elle s'en va avec tout ce monde ».

Mais le fils revenait avec une voiture. Il installa ses parents de son mieux et il monta lui-même près du cocher; il se tenait assis de travers pour ne pas les perdre de vue.

Il paraissait fort et doux et je pensais que sa fiancée était bien heureuse...

Quand la voiture eût disparu, je m'en allai lentement par les rues. Je ne pouvais me décider à rentrer toute seule dans ma petite chambre.

J'avais vingt ans et personne ne m'avait encore parlé d'amour.

M. Audoux.

## Une évolution de la causerie

L'Opéra fut longtemps considéré comme le dernier salon où l'on cause. On était, en effet, unanime à constater que les générations actuelles avaient totalement abandonné les traditions d'après l'art d'échanger des paroles qui ne fussent point trop insignifiantes ou banales. La société française, elle-même, n'est plus que le lieu de la conversation, et elle est devenue, par conséquent, le lieu de la conversation.

Les étrangers conviés aux dîners présentent ne doivent plus être tentés de renouveler l'erreur de la France moderne la vieille accusation de frivolité; ce Français-là est devenu terriblement sérieux. On s'en aperçoit dès le potage.

Qu'ils sont loin, les temps où Brillat-Savarin professait l'axiome qu'inventer une personne à dîner c'était se charger de son bonheur pendant quelques heures. Il s'agit bien aujourd'hui du bonheur de l'invité; on ne songe même pas à son plaisir; non, l'on n'a souci de sa santé. Les maîtres de maison ont souci de leurs devoirs; ils se regardent comme ayant charge d'estomacs et de ventres, et s'ils conservent dans l'ordonnance du repas et l'abondance des mets les larges traditions d'autrefois, ce n'est point pour provoquer l'appétit ni procurer des satisfactions à la gourmandise; c'est pour permettre à tous les convives, par un tri judicieux et raisonné entre les choses offertes, de n'user que de celles dont peut s'accommoder leur régime.

La conversation, qui s'engage aussitôt entre voisins et voisines, montre des gens très exactement renseignés sur les dernières découvertes de la science et n'ignorant rien des effets qu'elle a chaque aliment sur l'organisme humain; parmi les plats annoncés, chacun fait son choix et se rédige un petit menu particulier d'après le Cœdex.

Parfois, cependant, une discussion s'élève; clients de médecins différents, deux convives ont reçu des prescriptions contraires et argumentent avec la passion qui convient à un sujet de ce genre; mais ils ne perdent pas de vue les convictions d'un et de l'autre n'en sont point ébranlées, et cela est fort heureux, car le meilleur régime doit assurément s'assaisonner de confiance aveugle dans celui qui l'a ordonné.

Des verres nombreux et de formes diverses continuent à être placés devant chaque assiette comme avant de joyeux pique-niques; mais ils sont réduits à peu de chose, à l'état de simple figuration. Tout convive avoue être au régime sec, tel autre au lait; la grande majorité se contente de boire de l'eau préalablement bouillie et filtrée, à défaut de l'eau minérale préférée. On vantait jadis les grands crus, on les condamnait maintenant tous sans appel. Un maître de maison très en vogue, dans un dîner de vingt convives, on n'arrivait même plus à consommer une bouteille de bourgogne. On le voit, la Bourgogne n'est pas près de devenir heureuse.

Le repas terminé, le café odorant se présente sur un plateau, mais cette boisson

qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire, ne connaît plus les sourires d'autant. Mme de Sévigné avait prédit que la mode en passerait; la prédiction est en train de se réaliser. Le café ne rencontre plus que des affronts; près de lui un rival se dresse, une rivale plutôt, qui emporte tous les suffrages. La canonnade inculte emplit les tasses; l'humble leur père est victorieux du grain doré, et le repas hygiénique s'achève dignement dans cette petite orgie pharmaceutique.

Le moment est venu pour les hommes de passer au fumeur, car on persiste à observer les rites, bien qu'ils aient beaucoup perdu de leur signification. Les liqueurs et les cigares sont exposés en grande place, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des apparences séduisantes et trompeuses, de véritables poisons. Ils n'ont aucun succès; quelques convives, désireux de se procurer une illusion, ont eu la précaution d'apporter leurs cigares, produits bénins, mais ils sont à peu près à la manière du Sacramentum sur l'autel; on n'ose y toucher. Dame ! c'est de l'alcool et de la nicotine, c'est-à-dire, sous des appare



Reine, ou seul, dans ma chambre ou à la cour, soit par hasard, soit autrement. Je suis, naturellement, impatiente; je ne pouvais souffrir personne; Le monde me mettait au désespoir... De ces forts symptômes, deux sentiments se produisent :

La résolution de déclarer son amour au roi et son inconsolabilité de ce que Lauzun, par sa conduite respectueuse et soumise, n'avait pas l'air de s'apercevoir de « tout ce qu'elle pensait pour lui ». Toujours princesse, d'ailleurs, au milieu de ces agitations, elle se préoccupe des exemples à trouver dans l'histoire de France des personnes de moindre qualité que Lauzun qui avaient épousé des filles et même des veuves de rois. Elle se rappelle les amours de Cornélie et, chose curieuse, elle envoie chercher à Paris un Cornélie, parce qu'elle a vu dans ses comédies (dit-elle) une espèce de destinée semblable à la sienne. Les œuvres de Cornélie arrivées, elle apprend par cœur les vers qu'elle ne se rappelle que vaguement, n'y regardant, ajouta-t-elle, que du côté de Dieu, ce que la plupart des hommes y considèrent avec des sentiments profanes. Voici ces vers, très dignes du reste, de Cornélie :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,

Lise, c'est un amour bientôt fait que le nôtre. Sa main entre les vôtres par un secret pouvoir. Sème l'intelligence avant que de voir ! Il prépare si bien l'amant et la maîtresse. Qu'un âme au soul nous sème l'innocence. On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment.

Tout ce qu'on s'entredit persuadé aisément. Et sans s'inquiéter de mille peurs frivoles. La voix semble courir au-dessus des paroles ! La langue en peu de mots en explique beaucoup ; Les yeux plus éloquentes font tout voir tout d'un coup.

Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous ins- truisent. Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

Après cet oracle de génie, elle n'hésite plus. Elle est fixée, et elle porte son projet de mariage jusque devant le Saint-Sacrement. Elle voit (un 2 mars) M. de Lauzun chez la reine : « Il aurait dû deviner, dit-elle, quand je passais devant lui, ce que j'avais dans le cœur pour lui, à la gaieté avec laquelle il lui parlais. » Mais comme Lauzun n'a pas l'air du tout de comprendre de dessous le respect dont il se couvre, elle invente de lui parler d'un mariage avec le duc de Lorraine et de lui en demander son avis...

Et c'est ici que la plus délicate comédie commence : c'est la comédie de l'amour. Elle veut être comprise, et lui — qui comprend bien — ne veut pas comprendre. Elle lui tend la glace, qu'elle fend, pour qu'il achève de la rompre. Ce n'est plus qu'une faible et transparente surface, mais il ne la rompt pas... Il n'y pose pas même le bout du doigt qui, en la touchant, la romprait. Lauzun devient le plus gracieux, le plus profond, le plus impatient. Tartuffe de respect qui fût jamais. La conduite de cet homme est un chef-d'œuvre. On en peut tirer des maximes générales et des axiomes pour se faire aimer des princesses. Seulement, qui a maintenant des princesses à séduire ! Il y a des femmes qui ont le titre ; mais des âmes princesses, il n'y en a plus.

Or, voici le premier axiome de l'admirable machiavélisme de Lauzun ; car il est admissible de détails : « Plus une femme fière, princesse d'âme comme de naissance, devient diaphane et tendre, plus on doit épaissir le respect et s'en envelopper impénétrablement. »

Jamais Lauzun n'a manqué à cette loi dans les této-tête les plus énivrants pour un homme vaniteux comme il l'était, ambassadeur, amoureux (peut-être l'était-il), les libertins sont capables de tout, même d'aimer des filles de quarante-trois ans. D'ailleurs, il y a dans la vanité surexcitée une inflammation qui ressemble diablement à l'amour. Diabolement est le mot.

resterai dans ma chambre... » Et elle n'osait plus, dit-elle, pleurer devant lui !

Après la rupture du mariage, le roi donna un gouvernement à Lauzun, ce qui fit dire à Mademoiselle : « Je ne serai jamais contente de ce que le roi fait que lorsqu'il m'aura donnée à vous. Jusque-là, je me trouverai insensible à toutes vos élévations. ». Son mariage rompu, Lauzun affecta de négliger sa toilette ce qui ajouta au chagrin de Mademoiselle, mais il exigea qu'elle soignée la sienne, malgré l'affliction dont elle maigrissait. Elle l'aimait avec l'idolâtrie physique sans laquelle il n'y a pas d'amour. (Voir l'histoire charmante du ruban rose à la cravate de Lauzun, à la revue des Flandres, sixième volume des Mémoires). Même après la rupture, la malheureuse ne fut jamais au bout des cruautés inouïes avec lesquelles Lauzun s'attachait, comme avec des clous, ce cœur envenimé par lui. Un jour, le bruit courut qu'elle allait épouser le duc d'York. Il alla chez elle et lui dit : « Si vous voulez épouser le duc d'York, je demanderai au roi de m'envoyer en Angleterre négocier le mariage. » Elle lui répondit sublimement : « Rien qu'à vous ! » Il se jeta à ses pieds du coup de ce mot et y demeura sans rien dire. « Je fus tentée de le relever, dit-elle, — mais je surmontai cette envie... et il se releva seul et s'en alla. » Il partit pour les Flandres, affectant d'oublier de dire adieu à cette femme dont il emportait la vie. Elle le lui reprocha, « mais, dit-elle, je voulais me fâcher contre lui, je le voyais et je n'en avais pas la force ! » Réellement, elle était envoltée : « J'étais quelquefois, reprenait-elle, en disposition de le gronder et de me plaindre, mais il m'en était l'envie par des manières que je ne saurais dépeindre, tant il les a singulières ! » Toujours la singularité : toujours le Dandysme ! Je n'ai eu à m'occuper aujourd'hui que de cette séduction de Lauzun, qui est une chose à part dans l'histoire des séductions humaines. Je n'ai donc point à parler de son arrestation et de sa mise à Pignerol... Mademoiselle resta séduite jusqu'à son dernier jour. Le mépris même que plus tard elle eut pour Lauzun ne put rien contre son ascendant. Il sortit de Pignerol. Il alla à Bourbon, puis à Amboise, puis enfin revint à la cour. Il revint sans masque, il n'espérait plus le mariage, et la séduction était accomplie. Il se montra tel qu'il était, joueur, libertin, hypocrite de dévotion, cupide, sans fierté et sans reconnaissance pour Mademoiselle à l'instant où il la trompait et s'encolait contre elle. Tout cela est hideux. Mais quelle puissance. Mademoiselle voit tout, sait tout, « mais l'en avait trop fait, dit-elle, pour ne pas achever ce que j'avais commencé. »

C'est la fatalité de l'orgueil dans l'amour.

Elle l'acheva. Louis XIV permit à la fin le mariage secret, mais à quel prix ! Au prix de la moitié des biens de Mademoiselle cédée à l'un de ses bâtards. Hélas ! il continuait dans cette histoire de Mademoiselle et de Lauzun, de n'être plus le Louis XIV de l'opinion. Les Mémoires ne vont pas jusque-là. Ils s'interrompent brusquement, comme de honte ! Mais le lecteur entend déjà dans le lointain le mot qui traversera les siècles : « Henriette de Bourbon, ôtez-moi mes bottes ! » dit à la cousine germaine du plus fier roi qui ait jamais existé.

Avez-vous cette histoire, qui n'est qu'un épisode de l'histoire d'un Dandy anticipé, est aussi passionnante que les romans les plus inventés de ce temps ! et qu'elle a plus d'intérêt que l'analyse d'aucun d'eux.

Barbey d'Aurevilly.

## HISTOIRES NATURELLES DES BÊTES ET DES GENS

### Les Pucerons

M. Subtil aimait à s'adonner au plaisir du jardinage ; comme Candide, il cultivait les roses de son jardin. Seulement, il en laissait les soins pénibles, tels que l'arrosage et le sarclage, à son garde-chasse Picoche. Aussi, M. Subtil professait-il les opinions de Pangloss ; il déclarait que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Picoche, pareil à Martin, affirmait, au contraire, que tout y est pour le plus mal.

Ce matin d'août, M. Subtil, vêtu de blanc, coiffé de blanc et armé d'un sécateur, débarrassait ses roses des longues branches qui les étouffaient. Les pucerons ont envahi tout ce mal ; les branches en sont couvertes. Ils sont là, serrés les uns contre les autres, comme de minuscules graines vertes dans leurs cosques. Ils absorbent la sève nourricière de ce végétal qui en meurt. Que faire, Picoche ? Tu pourrais peut-être le laver avec une décoction de tabac.

Picoche répondit que la chaux pulvérisée était un remède préférable. Il en saupoudrait les tiges tendres et les feuilles. Cela donnerait peut-être un bon résultat. Et puis, pensait-il, c'est de tous les moyens le plus expéditif.

M. Subtil s'était penché sur l'arbuste souffreteux. Il le considérait avec tant d'attention qu'on eût pu croire à la découverte d'un effet miraculeux. Il s'exclama : — Il y a, dit-il, des fourmis avec les pucerons.

L'insensible Picoche ne répondit pas. — Et même, continua M. Subtil, je vois une fourmi qui emporte un puceron. Elle le tient délicatement dans sa bouche et elle contourne avec de sages précautions les épines qui forment sur son chemin de terribles obstacles. Vers quel lieu cette fourmi dirige-t-elle son précieux fardeau ?

Le silence à la fois respectueux et désapprobateur de Picoche marquait combien le garde trouvait puérile la préoccupation de son maître.

M. Subtil le comprit.

Tu n'es pas jardinier, Picoche, reprit-il. Tu n'es pas savant. Tu ignores jusqu'aux noms de Pierre Huber et de Darwin. Tu n'as point lu les ouvrages des naturalistes. Sache donc que les pucerons sont les vaches des fourmis. Je ne ris pas. C'est le nom populaire par lequel on les désigne. Tu vas comprendre pourquoi, mon ami. Par deux petits tubes qui terminent leur abdomen, les pucerons sécrètent un liquide miellux dont les fourmis sont friandes. Elles recherchent donc les pucerons et elles savent les traire. Avec leurs antennes, doucement, sans jamais leur faire de mal, elles palpent les veinules de ces bastards, de ces pestiférés, devrais-je dire. Les pucerons, à ce contact, exécutent une goutte limpide de liqueur sucrée dont les fourmis s'abreuvent. Souvent aussi, les fourmis capturent les pucerons pour les enfor-

mer dans un lieu clos, à portée de leurs fourmilères. Ici, singulier, Picoche, d'entendre les soins délicats avec lesquels les fourmis traitent les animaux domestiques. En vérité, elles donnent une leçon d'intelligente charité aux humains si souvent cruels aux bêtes qui les servent. Toi-même, tu bats ta chèvre à coups de corde quand ses caprices t'irritent. Ces fourmis courent parmi les pucerons en se gardant de les heurter. Celle qui, tout à l'heure, en emportait un dans sa bouche, est descendue le long de cette branche. Viens voir, à la jonction de ces deux tiges, cette petite sphère qui semble un morceau de boue séchée. La fourmi, avec son caput fin d'y pénétrer.

Picoche, à son tour, se pencha sur le rosier et, avec une chiquennette dédaigneuse, il pulvérisa le féle abî.

— C'est de la crotte, dit-il.

— Ah ! qu'as-tu fait, s'écria M. Subtil, consterné. C'était, assurément, une de ces casernes bâties avec de la terre par les fourmis pour y loger leurs pucerons. Pierre Huber parle dans son livre de ces bizarres établis. Sur l'implacable terre, qui produit les pucerons sont serrés attachés ; deux fourmis sont là, tout étonnées de voir l'édifice renversé. Assurément, Picoche, la fourmière est près de ce rosier.

Les recherches de M. Subtil lui firent, en effet, découvrir, tout proche, le léger monticule sous lequel se creusait en galeries le palais des fourmis.

— C'est, affirma-t-il, un passionnant étude que celle des mœurs collectivistes de ces insectes. Donc, près de cette fourmière était l'étable commune où vivait, enfermé, un minuscule troupeau. Pourtant, Picoche, les pucerons, loin de craindre les fourmis, semblent plutôt les rechercher. Ils se placent dans leur surséjour. Que penses-tu de cela ?

— C'est, répondit laconiquement le garde, qu'ils y ont intérêt.

— Sans t'en douter, Picoche, tu conclus comme Darwin. Il affirme que les pucerons peuvent, sans l'aide des fourmis, sécréter leur liqueur sucrée. Mais les fourmis facilitent cette sécrétion par le frottement de leurs antennes. Elles utilisent à cet effet les autres, c'est la morale de tout ceci. Chacun ici-bas s'efforce, d'ailleurs, de rechercher le bien que peut lui procurer autrui. C'est naturel ; j'allais dire c'est humain.

— Monsieur, interrompit Picoche, je mettrais tout à l'heure de la chaux sur les pucerons. Et d'un coup de pied j'écraserais vos fourmis. Il faut détruire ces bêtes-là.

— Hélas ! soupira M. Subtil, elles ont pourtant des mœurs bien intéressantes.

Marcelle Adam.

## À Travers les Revues

### La Mennais

M. le comte d'Haussonville publie, dans la *Revue hebdomadaire*, une très intéressante série de lettres adressées par La Mennais au baron Cottu.

Celui-ci, conseiller à la cour royale de Paris, royaliste ardent, mais ardent ennemi des Jésuites, s'entendait à merveille avec La Mennais sur maintes questions ; sur d'autres, non. Et ainsi, ces lettres de La Mennais indiquent assez bien les opinions par lesquelles a passé l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, de 1827 à 1830, période pour lui très importante.

En 1826, après avoir publié *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique*, La Mennais fut traduit devant la Cour de Paris. Le baron Cottu se porta garant des intentions du prévenu. La Mennais écrivit à son frère :

M. Cottu, très animé d'ailleurs dans le sens gallican, a répondu qu'on ne me connaissait pas, que personnellement je n'étais pas désintéressé que moi, n'avais des motifs plus simples, moins de desirs ; que tout ce que je disais c'était avec une conviction profonde et que je soutiendrais ma doctrine jusque sur l'échafaud.

La Mennais et le baron Cottu furent, depuis lors, grands amis ; et les lettres de La Mennais sont parfaitement confiantes. On l'y voit très royaliste encore, mais prophète déjà, et avec quel entrain périlleux. Il juge sévèrement la politique de la Restauration ; et il croit prodigieusement à l'avenir de la démocratie, qui est un mot qui fait déjà des ravages dans son idéologie politique.

En 1827, le baron Cottu venait de publier une brochure, *De la nécessité d'un changement de ministère*. Quant aux idées politiques, La Mennais ne blâmait rien, dans ce petit ouvrage ; au point de vue religieux, il faisait des réserves :

On peut penser ce qu'on veut des jésuites, quoique, à mon avis, vous vous exagériez prodigieusement leur influence ; mais attaquer tout le clergé en corps, c'est préparer des proscriptions dont vous gênez plus qu'un autre. Pour moi, si j'ai un désir, c'est d'être alors le moins épargné. Ainsi, je vous rends grâce personnellement.

La Mennais, comme le baron Cottu, constata la « folie » du ministère. Il la constata, mais il ne s'en étonna pas : « Nul pouvoir, si faible soit-il, ne périt jamais de ses propres mains ». Si le ministère s'était tenu tranquille, de cette manière, il pouvait encore durer un an ou deux ; mais il fallait toujours qu'il se tuât » parce que « la France était lasse d'attendre ».

Les élections annoncèrent le triomphe de la Révolution. Là-dessus, La Mennais et le baron Cottu sont d'accord ; mais La Mennais ne croit pas ce triomphe tout proche.

Elle retardera, dit un essai de la trop avancer. Du reste, il y a longtemps que ce triomphe est inévitable non seulement en France, mais dans toute l'Europe et au-delà...

Il lance, éperdument, ses prophéties, — et avec tant de certitude qu'il ne prend même pas la peine de hasarder des preuves, des arguments. Ceci, tout au plus :

Savez-vous quel sera le moteur principal ? La haine du catholicisme. La grande question qu'on est parvenu à résoudre est celle-ci : l'Europe et au-delà...

Comme le baron Cottu montrait des hardiesses voltairiennes et combattait volontiers le « parti prêtre », La Mennais lui adresse de bonnes objections :

Sans le vouloir très certainement, vous êtes de ceux qui poussent à la destruction de la société. Quand vous en avez fini avec la force, à reconstruire un corps vivant avec des débris de cadavres, vous verrez ce que c'est.

Voilà des choses, en effet, qu'il n'est pas mauvais de dire à de braves gens que tentent certaines audaces. Oui, aujourd'hui comme autrefois. Et, en plusieurs occasions de sa vie, La Mennais aurait avec profit médité les sages remontrances qu'il adressait en 1827 au baron Cottu son ami.

Il plaisait, assez gentiment. Le 17 mars 1828, il prie le baron Cottu d'em-

brasser pour lui ses « chers petits enfants » ; et il ajoute, avec quelque gaieté :

... Si cela ne les compromet pas constitutionnellement, car enfin je dois être aussi du parti prêtre, bien qu'ancien ennemi juré sincèrement que je n'étais d'aucun parti...

Il n'aime pas, dans les temps de trouble, les dénominations, les catégories politiques, peu nuancées :

Rien n'excite les passions et ne divise et n'aide davantage les hommes avides de propositions. Je n'aime pas qu'on me dise : vous êtes royaliste, et je n'aimerais pas plus qu'on me dise : vous êtes libéral. Je suis un bon Français, et voudrais être un bon chrétien, voilà tout.

C'est fort joli à dire, assurément. Mais une époque est venue où d'autres rêves, à leur tour, n'aiment pas les « dénominations » et les « catégories » nationales. Ils n'aiment pas qu'on leur dise : — Vous êtes Français !. Tous ces gens-là, chacun à sa manière, font les recherches, sont bien redoutables.

Et La Mennais revient à ses prophéties démocratiques :

Le principe démocratique, qui, aujourd'hui, est le fond de tout en France, se développe forcément et continuera de se développer, sans qu'aucune puissance humaine puisse arrêter ce développement, jusqu'à ce qu'il atteigne son terme extrême. Il se développe dans l'ordre spirituel, ce qui produit l'émancipation des opinions et nous mène au schisme religieux. Il se développe dans l'ordre politique, ce qui nous a conduit au gouvernement du centre gauche et nous conduira, sans aucun doute, à une république conventionnelle ou à un despotisme impérial. Voilà, du moins, ce que je crois fermement. L'avenir m'apprendra si je me trompe.

Somme toute, il ne se trompait guère. Mais le fait qu'il ait heureusement prophétisé ne démontre pas que cette philosophie de l'histoire soit une excellente chose, — ni seulement une chose des plus sérieuses, — qui introduit dans le cours des événements une nécessité dont on ignore et la qualité profonde et la loi ; quant à ses inconvénients, ils sont graves : elle affaiblit les résistances.

D'ailleurs, La Mennais s'attendait à de périlleuses aventures, au dehors comme au dedans. Il annonçait que les ministères dégringoleraient les uns sur les autres comme des capucins de cartes. La guerre d'Orient lui paraissait inévitable et toute chargée de conséquences inquiétantes. Naples, Le Piémont, la Lombardie menaçaient de se soulever ; et la Bavière fermentait...

Voltaire disait : « Nos neveux verront un bon tapage » ; pour nous, gens d'action, nous ne renverrons pas la balle à nos neveux.

Il nous l'ont, ces gens d'action, bel et bien renvoyé.

Pendant l'automne de 1828, le baron Cottu publia — il était extrêmement fécond — un nouvel ouvrage : *Des moyens de mettre la Charte en harmonie avec la royauté*. Il y proposait un nouveau système électoral. Ce système, La Mennais ne le trouve pas méprisable ; mais il le trouve insuffisant pour arrêter le mouvement révolutionnaire qui, « de toute nécessité, doit conduire l'Europe jusqu'aux dernières conséquences des doctrines qui constituent le libéralisme dogmatique ». Afin de présenter ces considérations, La Mennais prépare son traité *Du progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*.

Pour prévenir la catastrophe qu'il annonce, y a-t-il à tenter quelque chose ? Il ne veut même pas discuter ces moyens. Au contraire, il veut démontrer que la catastrophe est inévitable, « et d'autres encore après ».

J'en indique les causes comme je crois les voir, et sous ce rapport, ce court écrit, qui n'est presque, d'un bout à l'autre, qu'un plaidoyer pour la liberté contre le libéralisme et le royalisme, aura peut-être quelque intérêt.

Drôle de chose, un « plaidoyer », dans ces conditions-là... Qu'est-ce qu'il veut faire et obtenir, avec son plaidoyer, si des nécessités inévitables mènent les événements, si la cause est entendue ? C'est la contradiction, et ridicule, qu'on remarque chez tous ces philosophes du déterminisme tendancieux.

Au mois de janvier 1830, le baron Cottu — « infatigable », comme dit M. le comte d'Haussonville, — publia encore une brochure : *Du seul Moyen de sortir de la crise actuelle*.

Le seul moyen... Ce qui manque le plus à tous ces redoutables penseurs, c'est un peu de scepticisme. Et ils ont beau se rencontrer, à chaque instant, dogmatisme contre dogmatisme, certitude contre certitude, l'avenir ne les engage pas à quelque circonspection. Ils affirment, c'est leur goût, leur tempérament, leur manie. Pourvu qu'ils affirment, ils sont satisfaits. Cependant, ils ne font pas grand-chose.

La Mennais trouve du talent dans la brochure de son ami. Pourtant, il formule une réserve, une seule réserve, mais qui jette tout par terre. L'auteur de *Du seul Moyen de sortir de la crise actuelle* a un tort, — c'est de croire « à la possibilité de prévenir une révolution qui, sous différentes formes, est dans toutes les têtes ». Alors, le « seul moyen » ne vaut donc rien du tout.

Il faut que les têtes se guérissent avant que rien soit possible pour le bien. Il n'y a point d'institution purement matérielles ; elles tirent toute leur force de leur rapport avec l'état général des esprits. Quand ce rapport n'existe pas, les plus belles combinaisons échouent toujours par quelque côté. C'est, du moins, ce que je pense et ce que je dis dans mon dernier ouvrage...

D'ailleurs, La Mennais a la migraine ce 14 janvier 1830.

Commentaire du livre *Du progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise* :

Je n'ai voulu établir que deux choses, la première que toutes les théories actuelles de la société ne lui donnaient et ne pouvaient lui donner pour principe fondamental que la force et l'intérêt, qui vient lui-même se résoudre dans la force, d'où résulte la destruction de toute idée de droit ; la seconde, qu'il était impossible d'éviter ces conséquences, à moins d'admettre le système catholique complet. Vous trouvez que j'ai clairement établi ces deux points ; seulement vous rejetez le système catholique pour vous en tenir au système de la force, et en cela vous êtes conséquent, puisqu'on ne peut, comme je l'ai répété plusieurs fois, admettre la doctrine chrétienne ou la doctrine du droit à moins qu'on ne tienne pour vrai le catholicisme tout entier. Et comme je n'ai nul-

lement entrepris, dans le livre en question, de prouver sa vérité, il s'ensuit que vous n'accordez absolument tout ce que j'ai voulu établir. Du reste, je savais très bien que mon ouvrage ne changerait pas l'état des esprits, mais il offre matière à de graves réflexions, et c'est toujours un germe pour l'avenir.

Pour l'avenir, — pauvre avenir !... Provisoirement, on dirait que les livres de La Mennais ne se vendaient point à merveille. Il raconte qu'il a fait, avec ses libraires, l'arrangement suivant. Les libraires impriment ses livres pour son compte et perçoivent sur la vente une commission de quinze pour cent. Avec tout cela, en trois ans, La Mennais n'a pas touché tout à fait trois cents francs.

A partir de 1830, les relations de La Mennais et du baron Cottu cessèrent d'être bonnes. La Mennais allait tout de même un peu loin. Comme il avait annoncé le succès des idées révolutionnaires, il en favorisait les progrès, ne fût-ce que pour le plaisir de n'être pas un prophète dérisoire. Le baron Cottu consentait pourtant, quelque temps, à le recevoir ; mais il n'y prenait point de plaisir.

Un jour, à Versailles, La Mennais était là. L'évêque vint faire une visite. La Mennais supplia qu'on ne dit point à l'évêque qu'il était ce La Mennais. Tant que dura la visite, il resta dans son coin, la tête cachée dans sa redingote, sans prendre part à la conversation.

Quand l'évêque n'était pas là, le baron Cottu et La Mennais se disputaient. Et, quand La Mennais fut condamné par la cour de Paris à un an de prison et trois mille francs d'amende, le baron Cottu déclara qu'il n'avait avis cette condamnation était « entachée de faiblesse », pour l'amende principalement, qu'il trouvait médiocre.

Le baron Cottu connut-il ainsi les dangers de l'idéologie politique ?...

André Beaunier.

## Ceux que l'on n'aime plus

Comme tout se déprend, comme tout se délie ! Ceux que l'on n'aime plus sont des morts qu'on vivait relâchés par des miroirs tamés. Loubie ; Fantômes du passé dans l'ombre évanouie. Tel un pastel éteint, leur image effacée S'éloigne et se dissout au vol de la pensée. La voix qui parlait d'eux au fond de nous, se tait Et nous les regardons avec des yeux distraits. Sont-ils proches ? Loin ? Notre cœur les ignore. Ce cœur jadis vibrant comme un cristal sonore A leur moindre parole, au seul bruit de leurs pas Ce cœur indifférent ne les reconnaît pas ; Il ne se souvient plus des heures abolies, Heures de joie ardente ou de mélancolies, De rires égrenés et de pleurs répandus, D'idées appelées vainement attendus. L'amour en s'enfuyant emporte la mémoire. La torture du doute et la presse du croire Ont fait plus pour nous que notre âme tourmentée. Ceux que nous n'aimons plus ont-ils même existé ?

J. Cère.

## Rosina Stoltz

### (SOUVENIRS)

La Société de l'Histoire du Théâtre vient de prendre une généreuse initiative.

On sait que Rosina Stoltz, décédée en juillet 1903, a été enterrée au cimetière de Pantin. La concession de cinq ans étant expirée et personne ne s'étant présenté pour la renouveler, la Société de l'Histoire du Théâtre s'est substituée aux parents et aux amis de la cantatrice pour empêcher que ses restes fussent jetés à la fosse commune.

La sépulture est à peine visible : une simple croix de bois noir, plantée le jour de son enterrement par les trois personnes qui lui avaient servi de parents, se dresse au milieu d'un champ. Aujourd'hui, cette croix est renversée, et son nom est effacé par la pluie. Transit...

\*\*\*

Rosina Stoltz est morte à l'âge de quarante-huit ans, étant née à Paris le 13 février 1815. Comme sa carrière artistique s'est arrêtée en 1847, existe-t-il encore quelqu'un qui l'ait entendue et qui s'en souvienne ?

Le hasard me l'a fait connaître il y a plus de quarante ans. Ce fut sous le second Empire, dans une petite ville de province, à Metz, que je la rencontrai. Elle était venue en compagnie de Vaucorbeil et d'un jeune musicien dont j'ai oublié le nom, pour entendre la fameuse musique du Régiment des Guides, conduite par Jules Cressonnois. Sur les instances de Vaucorbeil, qui fut un agréable compositeur avant de devenir un directeur de l'Opéra peu heureux, Cressonnois avait consenti à instruire une fois encore, quelconque œuvre pour le piano par l'amatrice. Comme le chef de musique avait cuisiné ce mauvais morceau et y avait mis une sauce supérieure, l'œuvre, exécutée à miracle par sa phalange d'artistes, produisit grand effet. Mme Stoltz complimenta avec effusion Cressonnois, qui la retint à dîner, et Vaucorbeil, l'auteur du morceau et le signataire de ces lignes.

Donc, j'eus la bonne fortune de passer toute une soirée en compagnie d'une femme célèbre. Vous devinez la joie et l'orgueil d'un collègue admis à contempler la créatrice de la *Favorita*, à condoyer une artiste dont la vie avait été un véritable roman !

\*\*\*

Un jour, un homme de goût entend une enfant de douze ans chanter dans la rue une chanson populaire d'une voix fraîche et vibrante. Frappé de l'expression qu'elle y met, il s'approche, lui demande si elle veut apprendre la musique et se fait conduire chez ses parents, des gens misérables. On lui confie l'enfant, qui ne laisse immédiatement à l'école de Choron, renommée par les chanteurs qu'elle a produits. Confiée à un professeur habile et dévoué, elle fait de rapides progrès et, après quatre ans et demi d'étude, elle sort de l'école avec cette prédiction de son maître (les termes ne varient jamais et sont rappelés pour tout le monde) : « Ma fille, je n'ai plus rien à t'apprendre, ta fortune est faite. »

Nous, sa fortune n'était pas faite. Elle commença par végéter dans les chœurs du théâtre royal de Bruxelles, puis y chanta quelques bouts de rôle et est engagée ensuite à Spa comme seconde chanteuse. De là, elle passa à Anvers et successivement à Lille, à Amsterdam ; enfin, elle retourna à Bruxelles où, cette fois, elle remplit les premiers rôles de grand opéra. Elle a beau changer de nom dans chaque ville, le succès ne lui vient pas ; née Victorine Noob, qu'elle se fasse appeler Mme Treux ou Mlle Héloïse, elle n'arrive pas à se faire remarquer. C'est à Lille qu'elle adopte le nom de Stoltz ; elle le conserve et le rend illustre lorsqu'elle est engagée à l'Opéra de Paris. Elle débute, en 1837, dans *la Juive*, étonne le public attardé par ses accents pathétiques que par son talent de « tragédienne lyrique » (déjà on usait de ces expressions). Il faut ajouter qu'elle était fort belle et que son second directeur, Pillet, ne tardait pas à obéir à tous ses caprices.

Son triomphe fut éclatant le soir où elle créa la *Favorita* (29 novembre 1840). On sait

que cet opéra, joué précédemment à la Renaissance sous un autre titre, *l'Ange de Vierge*, n'avait eu aucun succès. Les librettistes Royer et Waelz, aidés de Serbie, remanièrent le poème et Donizetti y ajouta, ex-prèsentement pour Mme Stoltz, plusieurs morceaux, entre autres l'air si connu : *O mon Fernand, tous les biens de la terre...* Désormais, elle fut vraiment « maîtresse » sur la scène de l'Opéra, créa la *Reine de Chypre*, *Charles VI*, *Marie Stuart*, etc. Maîtresse, elle le resta pendant sept ans, jusqu'au jour où, las d'elle et de sa voix qui faiblissait, et aussi de ses exigences (elle ne souffrait pas de rivaux auprès d'elle), le public lui fit durement comprendre qu'elle avait cessé de plaire.

Vie mouvementée que celle de Mme Stoltz ! Elle s'était mariée au moins quatre fois. A chaque union elle montait d'un échelon dans la noblesse. On a été trois de ses époux : Auguste Lescury, avocat de Rouen, devenu, on ne sait comment, régisseur du théâtre royal de Bruxelles ; le baron Stolzenau de Kertschendorf ; le duc Carlo Raimondo Lesigiani de San Marino. Le dernier billet que j'ai vu, et qui datait d'une trentaine d'années, était libellé ainsi : « À Monsieur Rosina Stoltz, à l'honneur de vous faire part de son mariage intervenu avec Don Emmanuel de Godoy, prince de la Paix. » Pauvre prince, il devait être, en effet, bien malade ; mais pourquoi la cantatrice tenait-elle tant à en informer le public ? C'est avant l'époque où elle allait la caudale d'hyménée funéraire, quelle technique la muse de la composition, il paraît d'elle un volume de mélodies, dont chacune était dédiée à un grand de la terre : à Henri V, au comte de Paris, à Napoléon III, à la reine Victoria, au pape Pie IX, etc. ; mélodies banales à faire pleurer et dénuées de toute orthographe musicale.

Julien Torchet.

## LECTURES ÉTRANGÈRES

### Le gibier de M. Roosevelt

M. Roosevelt va maintenant se distraire des soucis de la politique en faisant la chasse au gros gibier. On sait que les buffles n'existent plus, dans l'Amérique du Nord, qu'à l'état de curiosité zoologique précieusement conservée dans le Parc national de Yellowstone et que les lions, les éléphants, les rhinocéros, les



## LE LIVRE DU JOUR

## LÉTTRES DE GAMBETTA

Au moment où le président de la République inaugure à Nice le monument de Gambetta, M. P.-B. Ghensi fait paraître à la librairie Ollendorff un volume intitulé *Gambetta par Gambetta*.

Cet intéressant ouvrage contient un grand nombre de documents curieux sur les origines et l'enfance du grand orateur. Nous en détachons les lettres suivantes que Gambetta, alors âgé de dix-huit ans, adressait à sa mère, au cours de son premier voyage. Son père, en effet, lui avait promis de le conduire en Italie lorsqu'il serait bachelier. Léon Gambetta ayant conquis son diplôme et remporté un premier prix au Concours général de l'Académie de Toulouse, Joseph Gambetta tint sa promesse et ils partirent ensemble pour Celle-Ligure où vivait la grand-mère paternelle du jeune bachelier, Benedetta Gambetta.

Nice, 11 septembre 1856.

Ma chère maman, nous voilà en Italie! Je ne peux pas le croire, et cependant le pays me force à l'avouer. Des champs entiers de roses, d'oliviers, de jasmins, d'orangers, qui font de cette terre de Nice un paradis terrestre. Ce matin, il est tombé une petite pluie qui a parfumé l'air et la campagne; aussi, rats en campagne aussitôt, et il faut que je doive l'écrire pour ne pas y être déjà! Pécaire! c'est bien le moins que nous t'envoyions un peu du parfum de cette terre privilégiée, à toi qui nous permets d'aller la visiter et qui es pour nous l'ancêtre préservatrice. Cette ancre est placée là, non pas pour faire une phrase maritime, mais bien pour arriver à te parler de la mer et de Paul, que nous avons enfin atteint à Nice. Après quelques instants d'émotion et des manifestations d'amitié de part et d'autre, il a bien fallu attaquer la grande question des absents, la précieuse ressource des voyageurs; mais je dois dire à notre louange qu'il n'y en a pas eu un trop grand nombre qui aient eu tort, nous montrant en cela bien généreux; car nous aurions pu suivre la mode qui, je crois, fait loi aussi bien en Italie qu'en France...

Quant à Antibes, c'est assez agréable: la mer de tous les côtés, un pays embauché à quelques heures de Nice, à une heure de Cannes, qui bien la plus jolie ville du Midi. Nous avons eu le temps de visiter le pays; car nous y sommes restés deux jours et, sans M. Rigal, de Cannes, probablement nous y serions demeurés à perpétuité ou dans l'alternative de revenir à Cahors. Imagine-toi, chère mère, qu'on nous avait pris pour des Républicains insurgés et qu'on refusait de nous viser le passeport! Le consul d'Antibes s'y est refusé complètement. Mais celui de Cannes, sur l'autorité de M. Rigal, s'est soumis et a signé, ce qui nous a permis de passer... et nous sommes partis pour Nice, d'où je t'écris. Nice est fort jolie, sur le bord de la mer, baignée en fer à cheval, de magnifiques maisons, de superbes promenades, des Anglais *pur sang*, des Français mérités et des Italiens muets, toutes les maisons à vendre ou à louer présentement, des cafés et des chanteurs à toutes les portes. Voilà Nice... c'est très amusant, mais aussi très coûteux; les Bretons les ont habitués aux banques-notes, ce qui fait que nous filons demain pour Gènes et

t'envoyons en même temps nos embrassades et nos amitiés ainsi qu'à ma chère sœur et à ma tante, au nom de mon père et de mon oncle Paul; à ce ajouta prière de démêler les cheveux à la Courte de ma part, avec ou sans râseau, de saluer tout le quartier dont je suis le membre dévoué.

Ton fils,  
LÉON GAMBETTA.

Celle, le 16 septembre 1856.

Ma chère maman, j'ai tant de choses à te dire que je ne sais trop par quelle commencer; aussi vais-je, pour m'en tirer le mieux possible, suivre l'ordre de notre itinéraire qui se trouve terminé pour le moment.

Nous avons quitté Nice le 12 pour entrer dans un pays où tout est magnifique, ébahissant, excepté les routes, et encore je suis bien sévère; car je devrais pardonner à l'administration des chemins en faveur des bordures et des allées de ces mêmes routes. Quand on marche sur une route bordée de lauriers-roses, d'orangers en fleurs, d'oliviers chargés de fruits et de jasmins embaumés, on peut bien ne plus faire attention au sol qu'on foule aux pieds pour ouvrir pleinement ses yeux et ses narines au suave spectacle qui leur est offert. Vraiment, ce pays-ci est une terre privilégiée, un paradis terrestre, et en voyant ces routes à moitié frayées dans la montagne, il me semble voir les hommes des premiers âges s'efforçant de faire passer une route au milieu de l'Eden et voulant prouver au monde que tout n'était pas de Dieu dans ce jardin, mais que l'homme y commandait. Si c'est vraiment l'effet que produisent nos routes d'Italie au milieu de si riantes campagnes, il faut bien dire que la trace de l'homme n'est pas victorieuse et que la comparaison la déprécie encore bien davantage. Et, cependant, je suis loin de le blâmer tout à fait; car il est bien aisé de dire, pour sa défense, qu'il vaut mieux cette mauvaise route que pas du tout (ce dont je conviens); mais encore vaudrait-il mieux l'entretenir, ce dont tout le monde conviendra. Mais le chemin de fer approche et ne leur en laissera pas le temps; d'ici à deux ans, nous irons en vingt-quatre heures à Gènes, et ce sera une «belle» comme disent les Italiens, au milieu de cette route que vous savez et sur le bord de la mer qu'on longe toujours de Nice à Gènes. Pour le coup, l'homme sera vainqueur de la distance et des obstacles de la terre. En même temps, il rendra à un pays dans la misère la plus profonde l'animation et le commerce dont on sent partout le vide. Mais ne parlons pas de l'intérieur des villes, du revers de la médaille, des ressources foncières à propos de l'Italie; nous ne trouverions que misère, affreuse pénurie, que mort et que famine; c'est terrible à voir. Aussi dirait-on, pour s'illusionner, pour faire diversion à cette plaie interne, que l'Italie a soif du beau artistique et qu'elle s'y jette à corps perdu; et c'est de ce côté qu'elle est vraiment belle, vraiment grande; le moindre village nous en offre la preuve en nous montrant un clocher, une église splendide qu'on s'imaginerait, en la visitant, à Paris ou à Rome; nous avons vu l'église de Celle qui n'est pas un bourg, de trois cents âmes et je peux dire que c'est un bijou.

Nous avons trouvé bonne maman bien portante, bien fraîche et bien

rieuse. C'est la tête de vieille la plus adorable qu'on puisse voir; des cheveux longs, magnifiques, avec la souplesse de la jeunesse, mais plus blancs que la neige, une peau plus blanche que ses cheveux, le sourire permanent sur deux petites lèvres roses, le tout animé de deux petits yeux noirs encore brillants; c'est la physionomie la plus agréable et la plus fine de petite vieille que jamais peintre ait possédée dans ses cartons. Je regrette vivement de ne pas connaître le dessin, j'en porterais des épreuves. Nous avons ici la sœur de papa avec deux nièces charmantes qui commencent à entendre le français et la femme de Paul qui, avec sa fille, chante encore très bien: *Un vieux Pêcheur sur les bords de l'Isère*. Papa, lui, va parfaitement; il est dans l'oxygène jusqu'au cou; il est, en un mot, en pays de connaissance; embrassades d'un côté, poignées de main de l'autre, coups de chapeaux ici, sourire là-bas, visité à celui-ci, réception de celui-là, levé à huit, couché à neuf, vingt pipes par jour, quatre repas complets, de temps à autre une promenade de quatre ou cinq kilomètres; voilà la vie de ce bon petit moine qui serait envieux d'un pacha. Aussi il prospère à vue d'œil. Accepte mes très sincères compliments en même temps que tu te charges de transmettre mes affectueux hommages à Mlle Benedetta, à ma tante, ainsi qu'à l'honorable quartier dont j'ai l'honneur d'être un fragment en voyage. Sur ce, que Dieu nous garde!

Ton affectueux gamin,

LÉON GAMBETTA.

P. S. — J'oubliais de te dire la chose la plus curieuse, la plus étonnante, la plus étourdissante, la plus terrible, la plus étrange et la plus vraie qui soit et puisse être, à savoir que, n'ayant pas d'assiettes à Celle pour manger la soupe, nous sommes allés à Savone, qui est une préfecture, pour en acheter. Nous avons couru tous les marchands et fabricants de ces ustensiles; nous avons trouvé des assiettes plates; mais des assiettes à soupe, néant; enfin, nous avons été obligés d'acheter des saladiers n° 1 pour en tenir lieu, après avoir vu le moment à cette idée mes cheveux se dressent) où nous serions forcés de nous servir d'autres ustensiles moins commodes, mais plus communs. Ah! la France!

L. G.

Celle, le 29 septembre 1856.

Ma bien chère maman, quand ta lettre nous est parvenue (et il était déjà temps), tant soit peu gastronomes: nous étions nous étions dans une des positions les plus intéressantes pour un voyageur devant une table italienne servie à la française, chez notre cousin Giacomo Galleano, qui est bien le plus brave et le plus aimable cousin entre tous les cousins qui jouissent des qualités précitées. Brave à plusieurs titres et aimable à bien d'autres encore, ce dont se ressent sa conversation et surtout sa cuisine: de très bons plats qu'une dame française, puisqu'elle est de Paris, accommode ou fait accommoder avec d'autant plus d'attention que ça lui rappelle agréablement le pays qu'elle regrette toujours un peu. Nous avons reçu dans cette belle famille un accueil si cordial, si généreux, qu'il nous semble être chez nous; au milieu de vous, de toi, chère maman, que cette

dame me rappelle; car, comme toi, elle a un petit garçon et une demoiselle qui sont loin d'être aussi grands que ma sœur et moi, mais qui promettent beaucoup. C'est cette bonne famille que mon oncle Michel nous avait peinte sous les plus noires, mais aussi sous les plus fausses couleurs. Giacomo, à son dire, était un homme inabordable; je le comprends: pour lui l'air il avait le *toupet* d'aller lui réclamer la moitié de son bien en lui réclamant le Fiquetto, anecdote dont tu as connaissance.

Autant il est froid et inabordable pour les gens hostiles, autant il est aimable et communicatif pour ses amis. C'est l'homme de mer par excellence; il a toujours quelque saisisant épisode maritime à nous narrer et il conte avec beaucoup de charme, quoique sans un grand luxe de mots. Il nous a constitués maîtres de son château, qui est magnifique comme situation, site et agréments intérieurs. C'est une ancienne demeure féodale, restaurée, sur la cime d'une montagne des Apennins, au milieu des oliviers et des vignes; ce château surplombe une profonde vallée, verte toute l'année et qui, dans ce moment, offre un spectacle ravissant; les oliviers sont chargés de fruits et aux branches de cet arbuste se marient de tous côtés les rameaux de vigne, qui mêlent leurs grappes blanches et brunes aux pendeloques vertes des olives.

Les deux montagnes qui forment la vallée sont cultivées en terrasse dont les faces présentent des prairies émaillées de fleurs, et ça et là un oranger et un citronnier offrent au visiteur fatigué un ombrage, des parfums et des fruits d'or pour apaiser la soif qu'un soleil trop brûlant occasionne souvent. Mais j'ai oublié la topographie du château; nous disions qu'il domine à gauche une profonde et riante vallée au fond de laquelle sont bâties les blanches maisons du village de Celle; au nord, c'est la mer d'azur qui vient battre les flancs de la montagne et, au couchant, c'est la Rivière de Gènes qu'on aperçoit dans le lointain; à droite, le tableau est plus varié: c'est un jardin continu semé de nombreux villages, Albissola, Savone, qui est une grande ville, Fanale, Albenga, et on arrive dans le royaume de Monaco, qui est peut-être le plus charmant pays de la Rivière de Gènes. Au midi, la scène est différente et offre un autre genre de beauté; on voit un long rideau de hautes montagnes noires où la neige séjourne toujours: ce sont les Apennins; l'espace intermédiaire est rempli par un amas de mamelons, de collines tourmentées par le vent, sans végétation comme sans habitation; de loin en loin quelques pins rabougris élèvent vers le ciel leurs panaches verdoyants, ressemblant assez à un bataillon en marche lorsque le vent agite leurs cimes. C'est là que Bonaparte a fait ses merveilleuses conquêtes et l'Italie; on voit de grandes levées de terres blanches; la terre est plénière, ouverte: c'est Montenotte; plus loin est Marengo. Je ne l'ai pas aperçu. Mais à Montenotte, j'y suis allé un matin et j'ai fait, ce jour-là, mes trente ou trente-cinq kilomètres; arrivé sur le lieu du combat, je n'ai vu qu'un grand plateau sur une haute montagne, le sol remué et des levées de terre craquelées; un paysan m'a dit que c'était là que Bonaparte avait vaincu le général Colli. On croit, avant de voir ce pays,

que Bonaparte est un grand tacticien; mais quand on a vu le théâtre de la guerre, on se prend à dire: c'était le dieu de la guerre. Mon père n'a pas voulu pousser ses excursions aussi loin; cependant, nous avons fait une bonne étape sur les hauteurs: douze à quinze kilomètres; nous étions un peu fatigués, mais nous avons été amplement récompensés par le coup d'œil: c'était un paysage que je me refuse à peindre parce que de pareils tableaux réclament un pinceau plus habile; mais là n'étaient que les premiers pas dans les merveilles. Nous sommes allés à Gènes, pour moi, l'admiration était au comble; je risais seul, à mon insu, comme les fous. Gènes est la ville des palais; on voit des bâtiments colossaux tout en marbre, avec des statues à tous les coins et à une hauteur prodigieuse, des places qui ressemblent à des jardins, avec du marbre pour pavé, des jets d'eau, des rocs tapissés de fraises et où viennent sourdre des fontaines. Mais tout cela n'est rien, quand on a vu l'église de l'Annonciation. C'est un immense navire renversé, avec un portique de marbre blanc de soixante mètres de haut; l'intérieur de l'église est vieux, lézardé; l'herbe y croît et, à juger par les apparences, on n'a point envie d'entrer dedans. Cependant, nous y sommes entrés et nous avons pensé ne plus ressortir. Imagine-toi des voûtes à perte de vue, couvertes d'or, de fresques, de lapis lazuli, de porphyre; et si élançées, si hautes qu'on tremble: elles sont jetées sur des milliers de marbre qui semblent des joncs des Indes. L'espace me manque. — La suite à bientôt.

Ton fils dévoué t'embrasse.

LÉON GAMBETTA.

Briançon, le 4 octobre 1856.

Ma bien chère maman, je te disais que l'Annonciata était une merveille de luxe, d'art, de hardiesse et de beauté. Tout cela réuni jette dans l'âme une impression indicible d'atternement et de petitesse qui compose le sublime. On se promène sans rien dire et sans avoir trop conscience de ce qu'on fait sous les voûtes de marbre de dix-huit chapelles; et quand on revient un peu à soi-même on se surprend à dire: Que c'est beau, que c'est grand! Et voilà tout. La seconde fois qu'on y revient l'impression est la même; mais à la troisième, comme l'esprit de l'homme s'habitue à toutes les sensations, on gigantesque comme à l'infiniment petit, au sublime comme au ridicule, on a la force de compter les chapelles, les pilastres, les coupes, les fresques, les dons et une petite pensée d'orgueil vous vient à la tête; c'est qu'enfin cet ouvrage si beau, si grand, si étonnant qui vous fait si petit parce qu'il vous oblige à reconnaître que Dieu est grand, est bien l'ouvrage d'un homme, et alors vous comprenez que la race humaine est reine de la création et que l'homme seul peut franchir l'espace qui sépare l'œuvre de l'Ouvrier supérieur. Ces réflexions vous viennent tout naturellement et on n'a pas besoin d'une grande philosophie pour s'y abandonner, parce que c'est de sa dignité qu'il s'agit et on apprend en même temps à la conserver, c'est-à-dire qu'on se redit quels sont les principes du droit et du devoir. Mais je vois que je parle métaphysique. Pardonne-moi, chère maman. Je m'empresse de passer à un autre sujet.

Maintenant que je pense à Gènes et à Turin simultanément, je te dirai que Gènes ressemble à la ville des princes, lorsqu'elle n'est que celle des bourgeois, et Turin à celle des bourgeois quand elle est la demeure des princes et des ministres. L'opposition est très singulière, mais elle est vraie. Après avoir parcouru Turin en tous les sens, nous nous sommes décidés à partir pour Lyon en passant par Grenoble. Le paysage a changé totalement; à trois heures de Turin nous étions au milieu des neiges des Alpes. C'était beau de terre: une route à pic à travers une vallée magnifique, avec prés, et céréales encore sur pied; on moissonnait dans la plaine (si on peut appeler cela une plaine), et de tous côtés un triple cordon de montagnes glacées où les corbeaux n'habitent que vers la moitié. Nous sommes descendus de voiture pour jouer un peu mieux du paysage; le spectacle était délicieux: des deux côtés de la route, des torrents tombant en cascades, des cabanès suspendues sur la dent d'un rocher pour servir de refuge au chasseur altéré; des sapins gigantesques et dépouillés à moitié de leur feuillage, des troncs d'arbres entraînés par des cours d'eau; ça et là, un Savoyard abattant des noix et un troupeau de vaches paissant de compagnie avec des chèvres sur un pic escarpé mais verdoyant; et au milieu de toute cette nature, belle à force d'être terrible, la grande route jetée par Napoléon le Grand pour faire passer son armée par le mont Genève. Voilà le tableau dont nous avons joui pendant une journée où le soleil nous faisait oublier un peu l'air vif des montagnes et formait un délicieux contraste avec les neiges des Alpes. Enfin, nous avons franchi le mont Genève, au pied duquel se trouve, dans un plateau d'où tombe la Dracine, la ville forte de Briançon. Nous espérions partir tout de suite; mais nous n'avons pas eu de places et avons été obligés de passer ici la nuit et la journée du 4, ce dont je profite pour t'écrire. La ville, ou plutôt le bourg, est noir et laid, petit, parce qu'il est resserré entre des forêts, tellement bien situés et bâtis qu'ils sont impenetrables et ferment le passage à une armée de deux cent mille hommes. La ville est grande comme Mercuès; il y a quatre mille hommes de garnison disséminés dans l'intérieur des forts que nous visiterons ce soir et dont je te donnerai le détail plus tard.

Papa regrette fort Turin où il a fait deux excellents dîners. Pour moi, je suis très content de m'arrêter un peu partout, ce qui fait que je suis philosophe à très bon marché. Nous partons ce soir à cinq heures pour Grenoble, où nous serons dans onze heures, et de là nous mettrons cinq ou six heures pour aller à Lyon où nous resterons une couple de jours, que j'utiliserai pour t'écrire ainsi qu'à Sisco. Nous allons tous les deux parfaitement; nous t'embrassons ainsi que toute la famille. Bonne maman que nous avons quittée dans les pleurs va aussi très bien. Mes compliments à tout le quartier.

Ton cher fils,

LÉON GAMBETTA, qui t'aime bien.

Imprimeur-gérant: QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

## Au théâtre de Monte-Carlo:

## LA FOI

Tragédie en 5 actes de Brieux

Musique inédite de Camille Saint-Saëns

Prélude du 4<sup>e</sup> acte

Allegro moderato e maestoso.

PIANO

Ped